

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 1 (1894)
Heft: 3

Rubrik: Étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

elle est neuve. M. Charpentier procède comme les impressionnistes en peinture : de même que ceux-ci juxtaposent les plaques de couleurs, M. Charpentier, fuyant ordinairement les *tutti*, juxtapose en les faisant se succéder les timbres divers, qui se trouvent ainsi transformés. Il y a là du reste, dans l'instrumentation, une mine qui n'a pas été suffisamment exploitée : il est certain, par exemple, qu'un basson sonne différemment (ou produit une autre impression, c'est tout comme) après un violon qu'après un alto, après des bois qu'après des cordes, après un ensemble auquel il a été mêlé qu'après un ensemble auquel il est resté étranger, et ainsi de suite.

J'ai surtout en vue ici les quatre premières pièces de la série. Le commencement de la cinquième, *Napoli*, avec ses rappels de thèmes antérieurs, peignant les hésitations qu'éprouve l'homme du Nord à prendre part à la joie échevelée du peuple napolitain, et ses regrets des impressions plus poétiques d'auparavant, — ce commencement a été bien rendu l'autre soir, mais la fin, très touffue, très difficile, ne l'a pas été suffisamment pour qu'on en puisse juger. Je ne ferai pas cette restriction pour les autres pièces : j'ai contribué de mon mieux, pour ma part, à faire bisser *A Mules*. Il s'est produit sans doute, par-ci par-là, de petits accidents : accroc de l'alto solo, rentrée prématurée de la petite flûte dans la *Sérénade* (de même que de la trompette, qui a produit une épouvantable cacophonie, dans *Napoli*), clarinette qui a joué si doux qu'on ne l'a pas entendue (à la fin de *A Mules*), etc., mais ce sont des accidents fréquents dans une œuvre à soli et qui n'ont pas empêché de prendre plaisir au chef-d'œuvre de M. Charpentier.

A citer encore la *Danse polonaise* de Scharwenka, très habilement orchestrée par notre concitoyen, M. Kling. M. Kling, cependant, ne s'est pas assez méfié du manque de distinction de l'œuvre. Il en résulte que telle descente de trombones et tels autres détails d'orchestration, qui auraient heureusement enrichi la sonorité d'un autre morceau, ont quelque peu encanaillé celui-ci. Mais il avait à cela tant de propension, sous la forme pianistique que lui a donnée son auteur, que l'écueil était peut-être inévitable.

Le quatuor Rey a repris le cours de ses séances de musique de chambre. Sous la direction de M. Louis Rey, premier violon solo de notre orchestre, qui s'est adjoint comme second violon son frère, M. Emile Rey, MM. Ad. Rehberg et Ackermann pour le violoncelle et l'alto, ce quatuor, qui a plusieurs années d'existence, forme un tout très homogène. Pour les trios, quatuors, quintettes avec piano, il s'est assuré le concours de MM. Ysaye et W. Rehberg. Ses programmes font, dans une juste mesure, place aux classiques et aux modernes et témoignent de préoccupations artistiques sérieuses. Jeudi 11 janvier, nous avons entendu, à côté de la sonate, *op.* 69 de Beethoven, pour violoncelle et piano (MM. Rehberg frères), le trio avec piano, *op.* 101, de Brahms, œuvre d'une puissance rare, et un original

quatuor à cordes de Glazounow, tout plein de trouvailles et d'audaces juvéniles. Ce sont deux premières auditions à Genève.

Je ne puis qu'engager les lecteurs de la *Gazette musicale* à suivre ces séances de quatuor. Beaucoup ne se doutent pas de la richesse de sonorités du violon uni au violoncelle et à l'alto, — celui-ci faisant souvent, par exemple, l'effet d'instrument à vent, — et des pures jouissances que réserve la musique de chambre, exécutée par un quatuor aussi bien stylé que celui de M. Rey.

PAUL MORIAUD.

ÉTRANGER

LETTRE DE PARIS

Après une longue attente, *Gwendoline* est venue, et elle a vaincu, comme le veut le texte classique. Vous connaissez tous le sujet, suggéré, dit-on, à M. Catulle Mendès par la lecture d'Augustin Thierry : l'envahisseur barbare, séduit, désarmé, par la grâce d'une jeune fille du pays conquis, et, pareillement, un amour profond naissant en ce vierge cœur de femme à l'aspect du guerrier inconnu. Ainsi le charme de Gwendoline apaise la fureur du sauvage Harald, ensorcelle et subjugué la fierté du conquérant danois : mais la jeune saxonne, prise à son propre piège, aime à son tour le rude vainqueur, et, lorsque les haines de races éclatent de nouveau, lorsque le vieux Armel, père de Gwendoline, n'hésite pas à recourir à la plus horrible trahison pour se venger d'Harald et chasser de son pays les étrangers, l'amour déchaîné ne peut plus se soumettre à ce qui n'est pas lui. Gwendoline et Harald ne sauraient être séparés maintenant : ils s'aiment, et quand la mort s'abat sur Harald, c'est par la mort que Gwendoline lui est fidèle. Enlacés l'un à l'autre, confondus dans un même trépas, tous deux quittent la terre pour le Walhalla des héros et des dieux.

On pourrait critiquer maint détail dans le poème de M. Mendès, mais ce poème, d'une belle forme lyrique, d'une langue imagée, brillante et souple, se recommande plus encore par sa puissante simplicité. L'histoire de Gwendoline et d'Harald est, somme toute, l'un des grands thèmes sentimentaux de la poésie universelle, et nous n'aurions aucune peine à citer de mémorables œuvres dramatiques consacrées à le développer. M. Mendès l'a transporté dans un milieu original, et l'a traité avec une sobriété, une grâce, une énergie très heureuses.

M. Emmanuel Chabrier est connu et apprécié par tous ceux qui suivent d'un peu près le mouvement musical contemporain. Si le public, en général, ignore la *Sulamite*, le *Roi malgré lui*, les pièces vocales fantaisistes où ce Falstaff de la jeune musique a déployé sa verve caricaturale, — par exemple les *Gros Dindons* que traverse d'une façon si drôle un ressouvenir de la sérénade fameuse de *Don Giovanni*, — il a tout au moins entendu, c'est-à-

dire applaudi, cette éblouissante *España*, dont le tour d'Europe n'a été qu'un long triomphe. Pour en revenir à *Gwendoline*, la musique de cette œuvre est fort curieuse, tantôt violente et farouche, empreinte d'une recherche harmonique toujours très intéressante et quelquefois légèrement bizarre, tantôt séduisante et même d'une facilité mélodique un peu commune. Ce double aspect se résume clairement dans l'ouverture, dont le début caractériserait si l'on veut la première tendance, et où la tendance opposée se manifesterait surtout par la grande phrase exposée au cœur du morceau et reprise à la fin, *fortissimo*, par les cuivres (cette même phrase est chantée par le baryton au premier acte). Il résulte de cette dualité une certaine incohérence de forme ou de formule dans l'ensemble de la partition ; mais ce qu'on ne peut nier un instant, c'est la valeur technique de la réalisation musicale. Je voudrais louer, si j'en avais la place et le loisir, la fraîcheur d'idées qu'on admire dans les chœurs du premier acte et la chanson du rouet ; l'excellente sonorité, l'art de conduire les parties vocales dans l'épithalame du deuxième acte ; le prélude de ce même acte, purement écrit, d'une trame extrêmement serrée ; la belle tenue générale de l'orchestre, tour à tour caressant et belliqueux, cette instrumentation adroite, riche, colorée, vibrante, qui enchante presque toujours l'auditeur, particulièrement au dernier tableau, tableau dont on a fait un acte distinct à l'Opéra.

Qu'ajouterai-je ? J'ajouterai, si vous voulez bien, que l'on a couvert d'applaudissements les noms des deux auteurs, et que l'on a fêté les interprètes, M. Renaud, très en voix, M^{lle} Berthet, M. Voguet, sans oublier l'orchestre, excellemment conduit par M. Mangin, le successeur de M. Paul Viardot. Et il me semble que l'impression dominante a été résumée d'excellente manière par l'un des critiques parisiens les plus justement estimés, M. de Fourcaud, disant que, nonobstant toutes réserves possibles, on avait eu immense plaisir à entendre, à savourer « de la musique de musicien. »

INTÉRIM.

LETTERE DE LYON

La Valkyrie au Grand Théâtre. — Les grands concerts.

Pour ceux qui n'ont pas vu la *Valkyrie*, *Iphigénie en Tauride* et le *Vaisseau-Fantôme*, montés à Genève par M. Dauphin, notre nouveau directeur n'avait pu encore donner toute la mesure de son talent ; de judicieux détails de mise en scène, lors des récentes reprises de *Samson et Dalila* et de *Lohengrin* avaient révélé l'homme de théâtre et l'artiste de goût, mais il fallait à M. Dauphin une occasion d'affirmer toute sa science et toute son expérience de metteur en scène.

La *Valkyrie* est présentée à Lyon avec une richesse et un soin dignes de rivaliser avec les créations de l'Opéra et des grands théâtres étrangers, et il est juste d'en féliciter hautement M. Dauphin

qui n'a reculé, pour obtenir ce résultat, devant aucun sacrifice financier et qui a réalisé ce tour de force, inconnu jusqu'alors sur notre Grand-Théâtre, d'établir dans tous ses détails une œuvre aussi considérable, au début même de la saison. Nous n'avons pas souvenir d'ailleurs d'avoir jamais vu monter un ouvrage à Lyon avec une perfection absolue ; et nous pensons que le sentiment wagnérien de M. Dauphin peut être recommandé à tous les directeurs de théâtre comme un modèle de justesse et de fidélité traditionnelles.

L'interprétation de la *Valkyrie* est excellente dans son ensemble, très remarquable même dans la plupart de ses parties. Nous avons entendu dans le rôle de Siegmund plusieurs des ténors wagnériens les plus réputés, et nous n'en connaissons point qui puisse être placé au-dessus de M. Lafarge. C'est là une création absolument magistrale, accomplie par un artiste chercheur et convaincu, dont les moyens vocaux s'accommodent beaucoup mieux des œuvres modernes que des emplois du répertoire.

M. Lafarge met en valeur les moindres répliques avec une rare et poignante intensité d'accent, rendue plus saisissante encore par la netteté incisive de sa diction ; de plus, M. Lafarge compose son personnage en comédien sûr de lui ; il anime et vivifie l'action par l'expression de son jeu, la justesse de ses attitudes et de ses mouvements scéniques.

A côté de M. Lafarge, M^{me} Fiérens est une Bruneilde à la voix vibrante et étendue, à l'allure héroïque et passionnée ; M^{lle} Janssen, poétique et extatique en Sieglinde ; M. Seintein, dont la belle voix s'accommode sans peine des difficultés du rôle de Wotan, M^{lle} Desvareilles (Fricka) et M. Sylvestre (Hunding), complètent une interprétation de premier ordre.

L'orchestre, porté à quatre-vingts exécutants, a donné à la représentation un absolu caractère de perfection artistique.

M. Luigini dirige cette masse instrumentale avec une sûreté, une précision et une souplesse dignes de tous éloges. Sous sa conduite, la chatoyante et difficile symphonie s'épanouit, se déroule autour de l'action, tour à tour discrète et éclatante ; cette exécution peut rivaliser avec celle des orchestres les plus renommés, et l'on ne saurait trop reconnaître le talent et les efforts déployés en cette occasion par M. Luigini et ses artistes.

Les costumes, les armes, les accessoires, les détails d'éclairage et de mise en scène, les projections, les trucs et les manœuvres sont dignes des décors ; M. Dauphin a tout réglé avec le souci le plus artistique et l'attention la plus minutieuse. Il convient de le féliciter hautement, et de souhaiter qu'une telle somme de sacrifices et d'efforts soit récompensée par l'empressement du public à encourager une manifestation d'art aussi considérable.

Le premier concert du Conservatoire a inauguré la série des auditions périodiques par un programme plus digne d'une société philharmonique de petite ville que d'un orchestre symphonique. Outre la filandreuse et guindée symphonie de la *Réformation*,

nous avons entendu une *Marche slave*, aux sonorités quasi-foraines de Tchaïkowsky. [De plus, pour louer la mémoire de Gounod, le comité a inscrit au programme une insignifiante ariette de *Sapho* et le suggestif *Ave Maria* chanté par M^{me} Fiérens, avec accompagnement de vingt violons soli, grand orgue, six harpes et orchestre, etc.!!! Les violons soli ont même poussé le respect dû aux mânes d'un maître défunt jusqu'à jouer leur partie debout, par cœur, et avec une justesse d'ailleurs équivoque. Espérons que ces petites solennités n'auront pas de lendemain et qu'à l'avenir, Luigini consacrera son talent et les ressources de son superbe orchestre à des exécutions vraiment artistiques.

MARCEL GUY.

NOUVELLES DIVERSES

GENÈVE. — M. Dauphin, le directeur de notre Grand-Théâtre ne peut certes pas se plaindre du public. Le *Vaisseau-Fantôme* tient vaillamment l'affiche depuis le jour de la première; les artistes sont en constants progrès, sans arriver toutefois encore à nous plonger dans cette atmosphère de légende, dont les parties les plus poétiques de l'œuvre sont tout empreintes. Entre les reprises de l'opéra de Wagner, nous avons *Faust*, *Mireille*, etc., puis, pour ceux qui aiment le rire joyeux et salutaire: *Ali-Baba* ou les *Quarante voleurs*, une opérette follement amusante, au dire de tous ceux qui l'ont vue.

— L'*Harmonie nautique* a donné l'autre jour, sous l'énergique direction de M. Bonade, un grand concert consacré spécialement à Gounod. On nous dit le plus grand bien soit de la transcription des différentes œuvres, soit de leur exécution qui est, dans son genre, ce qu'on peut entendre de mieux à Genève. M^{lle} Rose Bally et M. Monval prêtaient leur aimable concours.

— Dans son premier récital, annoncé pour le 24 janvier, à 8 h. du soir, dans la Salle de la Réformation, M. E. d'Albert jouera entre autres: la *Toccata* de Bach-d'Albert, la *Sonata appassionnata* de Beethoven, la *Fantaisie en ut majeur* de Schumann, une *Gigue variée* de Raff, la *Rhapsodie espagnole* de Liszt, etc., etc.

— Le programme du festival Max Bruch, qui aura lieu le 27 janvier, à 8 heures du soir, dans la Salle de la Réformation, est composé en majeure partie de premières auditions pour Genève: le *Prélude* de Loreley; un chœur d'hommes *a capella* « Au bord du Rhin »; le *second concerto* de violon, en ré mineur, avec orchestre (M. E. Reymond); et les *Scènes de Frithjof* pour chœurs, soli et orchestre. M. Dimitri chantera le rôle de Frithjof, Mme L. Ketten celui d'Ingeborg. Les chœurs et l'orchestre, sous la direction de M. Georges Humbert.

— M^{me} Minnie Hauck, la célèbre cantatrice américaine, est venue se reposer dans sa famille, à

Montreux. On dit que, cédant aux instances de ses nombreux admirateurs, elle donnera un concert à Lausanne, le 22 janvier, avec le concours de l'orchestre des concerts d'abonnement.

ÉTRANGER. — Nos lecteurs auront appris, par les journaux, que le magasin de décors du Grand-Opéra de Paris a été entièrement détruit, dans la soirée du 7 janvier, par un violent incendie. Environ 35 opéras (décors et accessoires) ont été la proie des flammes; il en reste cependant suffisamment pour maintenir le répertoire.

— Notre fin de siècle a la manie des monuments, des plaques commémoratives, façon fort commode d'honorer la mémoire des maîtres défunts: à Paris, on ne parle que du monument Gounod; en Allemagne, un comité vient de se former en vue d'amasser la somme nécessaire à l'achat de la maison où naquit Hændel, à Halle; en Belgique, c'est du monument César Franck que l'on s'occupe actuellement; à Varsovie, Chopin aura bientôt sa statue, etc., etc.

— M. Antoine Bruckner, le célèbre compositeur viennois, vient d'assister à Berlin à une série d'exécutions de ses œuvres: la symphonie n° 7, le *Te Deum* donné deux fois, dans l'espace de quelques jours, par les chœurs de la Philharmonie, et le quintette à cordes en *fa* majeur.

Erratum. — Lire dans le n° 2, page 20, première colonne:

..... un opéra de jeunesse que le grand compositeur écrivit à l'âge de 18 ans pour le carnaval de 1775 à *Munich* (au lieu de Monaco).

BIBLIOGRAPHIE

J.-B. ROTSCHY. *Recueil de chants pour la famille*, pour une ou deux voix, avec accompagnement de piano. (Paroles de H. Cuendet et A. Graz). — Zurich et Leipzig, Hug frères, 81 chants en deux cahiers.

Si nous songeons au but que se sont proposé les auteurs de ce recueil, nous devons savoir gré à MM. Hug frères de s'être chargés d'éditer une œuvre aussi utile, aussi pratique. La partie musicale a été mise au point par M. Rotschy, organiste de St-Gervais et professeur de chant au collège de Genève, avec un soin et une conscience parfaits. Tel ou tel arrangement de Schubert — contre lequel, il est vrai, notre sens artistique se soulève — ne manque ni de goût, ni d'une certaine habileté. Nous voudrions pouvoir en dire autant de l'œuvre littéraire, mais, sans entrer ici dans des détails qui n'intéresseraient pas directement nos lecteurs, nous sommes certains qu'il eût été possible de faire mieux.

Quoi qu'il en soit, le travail des auteurs ne sera point perdu; il portera des fruits dans sa sphère, pour peu que nos enfants apprennent à chanter, ce qui, pour l'instant, ne paraît point faire leurs délices.

G. H.